

Les Signes
Vespéraliennes.

Ecrites et Rangées par :

Brian-K. Charbon

Préface :

Si nous regardons autour de nous, notre monde, dans le dessein de le déchiffrer pour en faire un monde éminent, nous devenons esclave et amouraché de la crédulité. Nous rejetons alors le point de vue des autres, et alors, ce monde, serait le résultat d'un calfeutrement sur nous-même. Un monde meilleur pour nous, pour un autre pourrait être le pire des Enfers, la liberté de certains est une prison pour d'autre, admettons qu'un quidam atteint « d'exécration éthique » décide alors de présenter et de faire tout son possible pour aboutir à son résultat, pour un égalitariste, ça serait une Dictature juste comblée d'Haine Raciale...

Ce qui fait que, nous pouvons aimer notre prochain, comme dit alors la Bible, mais nous pouvons l'aimer plus que l'on aime notre Dieu à qui l'on peut faire toutes litanies comme on le souhaite pour avoir son bon présage, puisque ce sentiment que nous constatons envers cet être pérenne est une adoration que l'Homme prend de son plein gré en toute conscience volontairement, alors que l'Amour évoqué pour un être humain peut naître subitement, et comme l'évoque La Bruyère, c'est celui-ci qui est le plus long à guérir, car celui-ci est purement humain. Gardes ! Je ne stigmatise en aucun cas les religions, mais l'extravagance de ce sentiment « d'amour » éprouvé pour quelque chose que nous avons sélectionné comme dans un magazine par rapport à nos goûts et à notre façon de vivre, comme un métier.

Le meilleur à faire, lorsque nous choisissons un métier, étant de se demander « Qu'est-ce qu'un être humain comme moi doit faire ? Dans quel besoin je ferai ce métier et qu'est-ce que j'y chercherai » au lieu de le choisir en fonction de nos goûts, car comme le physique, ceux-ci changeront. C. Dolques.

Par ce que je crois que tout le monde peut trouver le bonheur. Lindsey Stirling.

Moi, je ne convoite pas l'ambition de métamorphoser le monde, mais d'en proposer certains principes, certaines lignes, qui ne peuvent être rien pour l'un, mais des lignes de bonnes valeurs pour l'autre.

Ces écrits sont dédiés à Mr C.Dolques, Mme B.Alonso, Mr F.Rouesnel, Mme F.Accary, à la déesse qui m'enchant de ses sons pour écrire certains poèmes présents dans ce recueil et aux personnes que j'ai étudiées ou qui m'ont aidé ou qui m'ont contraint de me pencher sur mon ressentit pour écrire ses lignes.

« Aujourd'hui je suis là, aux paradis des imbéciles,
Quand je regarde en bas, quelquefois je trouve ça difficile,
Alors je me saoule la gueule et je dégringole de mon nuage,
Si j'étais aussi gros que con, ça aurait fait un vrai carnage »
Corrigan Fest, Tous les Chemins mènent au Rhum.

Les Fanatiques de la Croix

Dans ce monde, assez lassant
Elle attend, au fur et à mesure du temps...
Implantée, elle regarde sans passion,
Les pesteurs lui expliquant son admonestation...
Juste car célestement, envers le ciel elle avait admiration,
Alors que cet ange, son aise est en récession...
Le temps passe, repasse, sans qu'elle l'aperçoive,
Ah mais quelle régression de foi, elle en bave...
Quand viendra l'aube peut-être, à cause de leurs leurres,
Deviendra-t-elle alors, une adepte du Bateleur ?
Elle se confie alors à sa seule compagnie : Comateux,
Elle lui explique qu'elle voulait faire ses aveux...
Cet échange cause que, les laïcs autour la voyaient le soir,
Comme un monstre, se balançant comme un encensoir...
Ces cerbères de l'effroi, lui prescrivent,
Une quarantaine, car ils disaient que l'extérieur la rendait agressive...
Alors qu'ici, dans ce couloir de ce Waverly,
Un silence pragmatique, d'un seul coup se sentit,
En engendrant ces flashes, je me dis alors,
« Pourquoi Hadès, as-tu ouvert ta porte à cette fille au cœur d'or ? »,
Alors qu'elle ne fait rien, juste soumise,
A sa folie, sa conscience tanguait comme Pise...
Ces prétentieux, ils n'osent même pas lui laisser un coup de fil,
Les accès étaient bloqués, pour son cavalier et les autres civils,
Qu'elle reconnût, mais plus le temps avance,
Plus ces affreux, ces vandales, ne lui laissaient aucune chance,
De ressortir de cette malveillance,
Au moins avec un moindre de conscience...
RATTE ! RATTE ! RATTE ! RATTE !

Tiens ? Est-ce son abordable qui se déshydrate ?
Non... Le pire est arrivé, l'abordable, certes, n'est pas mort,
Mais cette merveille, gratte fort,
Sur le mur, sans aucune conscience,
Pauvre princesse, ils t'ont transformée alors que toi, en toute innocence,
Tu restais-là, ici, à rien faire, juste à les regarder,
Ces fanatiques de sciences, pendant qu'ils te transformée...
Encore je suis plus anxieux,
Car ton pandémonium c'est terminé, et j'en suis joyeux.
Mais je suis rongé, je suis dévoré,
Par ce qu'ils t'ont fait,
Du fait que tu t'es fabriqué une accoutumance,
Digne d'un Bateleur, en toute inconscience...
Mais ces phantasmes, me reviennent...
De ces sirènes chirurgiennes...
La première lettre peut certes, être mal compris,
Mais eux, se font toujours comprendre par la patrie ...
Alors que j'essaie de te tendre mon cœur à toi-même,
Ces chimères me reprennent et m'amènent à ce que la porte se referme...
Et d'un coup brusque et silencieux,
Je réouvre mes yeux...
Qu'est-ce donc que ce foutoir ?
Ah... foutu cauchemar !

Bordel

Dames, épouses, mères, sœurs, filles, matrones, égéries,
Nymphes, déesses, putains, sirènes, héroïnes, hies...
Cet encre est vulgarisée pour vous indirectement,
Car nous allons conférer d'un chapitre vous abaissant...
J'éprouves le fait que, malgré mes annotations,
Pleines d'entre vous, vont plus me prêter attention...
Alors je cogite à l'avance, avec ma plume, dans son élan,
Que certaines seront en phase avec ce sujet, en le voyant...
En envoyant balader Réflexion, que nous, l'enlaçons en l'éclaircissant,
Je vais vous conter, seulement, ce que vous ignorez,
Le lien entre ces deux frayeurs, cette vérité...
C'est pour cela que j'approuves, en toute innocence,
L'Aération de l'air comprimé de lieux qui n'ont point d'élégance...
Mais ces mêmes-lieux, nos ont couvert, depuis longtemps,
De ces fanatiques de bref, vulgaire, d'étriqué, de rétréci, d'âge limitant...
Ou puis-je imposer le fait qu'ils se servent dans les bacs défilants ?
La seule faucheuse qui emportait, jadis, nos pères, filles, femmes, sœurs, frères,
Jusqu'à là était la guerre, eux qui partaient sans même une prière.
Mais jusqu'à la privation de ces lieux, que je ne dirai point bénis,
Orcus se métamorphose en crime, viol, et cela peut être banni...
Mais tant que ces lieux ne réouvriront point leurs portes, cela ne disparaîtra pas,
Quand ils les réouvriront, ces chiens iront là-bas !
Mais ces lieux, je les sites, en toute violence avec laquelle on m'associe quand je me
proclame Nanar',
Je délivre alors leur nom en toute innocence : Les Lupanars...
Certes la sujétion est très bien développée, mais les rouvrir,
En traitant des règles afin de faire de la viande une héroïne, pour finir...
Certes leurs quotidiens se résumeront alors à plein de Charognards voulant se vider,
Mais elles pourraient en toute violence, utiliser ces faits comme armes, pour blâmer...

Regardez-bien, autour de vous, ces nymphes sont les seules héroïnes comme Faucheuses,

Betenfeld, Roclore, Prigent, Luizet... Regardez le résultat de votre loi aciéreuse :

Quant à votre clocher, sonnera la dernière heure celle de Jean, les catacombes seront surpeuplées

D'aveugles jouant à la balle, au lancer de sifflements, à celui dont le jaune ira le plus loin pour être qualifiés...

Et toi, cornu, barbu, que dis-tu de cette affaire ?

CLOC ! CLOC ! Ne t'approche point ! Je sais que tu possèdes un cœur de pierre...

En toute confiance, étant contre-loi, contre-règles, contre-mâîtres, encore je voudrai,

Serrer la pogne de ces femmes, que celle d'un militaire, celles-ci ne sont pas des traînés.

Juste qu'elles font cela pour nous éclaircir Jean et le faire taire avec son heure,

Elles renvoient Orcus prendre la main de Jean, en faisant leur beurre,

Ou au moins faire changer à Faucheuse, son origine, sa fonctionnalité...

Ah, ce que Lama disait, nous rassuré, car il le conté,

Que certains malheureux, ne valent plus rien un triste jour, avec les femmes, plus un denier...

Donc voyez-vous, lorsqu'un triste homme est déshonoré,

Ces nymphes mettent leurs corps à jour, telle la sécurité,

De ne pas faire naître de nouveaux Charognards, de nouvelles bêtes,

Que moi, alors, j'observe Aux Belles Poules ou chez Madame Coste, mais pour eux, c'est une grande quête.

Je m'en goguenarde, m'en branle la tête, à dire que des Sieurs peuvent devenir des Maquereaux,

Et voir toutes les demoiselles passant devant eux, couvrant leurs hauts...

Désolé charognard, mais celle-là n'est point pour toi, rentre et paie, tu peux te vider,

Pendant que moi je m'installe loin de tes pensées...

Que conter de ceci ? Moi je vois, de ces femmes enfermées là-dedans, plus la sécurité, qu'à des vigils en matraques,

Et lorsqu'elles content la vérité à ces maquereaux, on peut entendre la claque...

La veillée du Mage

Et Veillée des Oiseleurs.

Toi, belle effraie, dans ton clocher,
Par Cernunnos et Lugh, peux-tu conter,
Qu'as-tu donc vu dans ton errance,
As-tu vu ces trois rois, remplis d'aisance ?

Oui mon druide, je les ai vus,
De très grands Rois, de blancs vêtus,
Ils suivaient l'astre vers l'enfant,
Contre trépas, arriver avant.

Belle Hulotte, dans ta quête,
As-tu croisé de ta douce tête,
L'Ange, le pâtre et ces Rois Mages,
Qui partent vers l'enfant, en voyage ?

Mon bon grand Mage, ces trois grands Rois,
Alors que tard partait en voie,
Pendant leur quête, les ai découlés.
Pour l'enfantement « d'un Roi des Rois » ...

Imposant Grand-Duc, ami sincère :
Dans ce haras, as-tu vu la mère,
Le père, l'enfant et les trois rois ?
Je t'en supplie, conte-le-moi...

Oui, HOU ! J'y fus, mon noble Mage,
J'ai confé l'enfant et les Rois Mages...

J'ai conf  aussi une luisance,
Sortie tout droit de cette enfance...

Les Aiguilles du centre du Monde

Pendant cette embrasée, au Centre au Monde,
Mon corps, en patience et en peine, abonde...
J'exprime alors à Comateux, que cela ne sert à rien que je restes-là !
Mais il ne veut pas le conjecturer, il me retient à la pensée que tu apparoiras...
Mais quel bonheur, d'être dans cette situation malsaine...
Où Whiro me cite, me conte alors, antienne...
Mais alors que je suis implanté ici, devant cet accès me regardant,
Je ne montre aucun signe, Comateux me reconforte, inconsciemment,
Aucune envie, inspiration, sentiments, juste mes sens pour me sauver,
De cet instant, que je pense, encore, que chez toi, tu es restée...
Mais à quoi bon me justifier... ?
Les phantasmes m'envahissent, ils peuvent vérifier,
Que je sois et me situe ici, je pense, je pensais, je penserai...
Pourtant Hachiko me comprend,
Je suis comme lui, désespéré en constatant que tu es en ajournement...
Et d'un seul coup pour combler ce que me donne ta latence,
Moralement, tel un encensoir, je me balance...
Que t'as-t-elle conter ? Pour que tu changes ainsi,
Sans pourtant me demander ma morale, mon avis...
J'avais essayé de la rattraper mais... ce temps fût !
Ce temps où tu me croyais encore, sans que l'amour d'une sœur soit rompu...
Comme tous ces souvenirs qui faisaient bonheur jusqu'à là, à ma moralité....
Un cadran, toujours défaillante, et moi, rien de plus me rembrunira,
Que l'idée que l'on c'était faite, tous les deux, de se voir et de s'accommoder dans nos bras...

Les Marginaux du Zinc

Cling ! Clap ! Cling ! Clap !

Voilà, ce sont eux alors qui tapent,

Pas sur des passants, comme les autres le pensent,

Mais sur le sol, en toute innocence,

Certains avaient des Jeans violents,

Certains avaient des mains d'argents,

D'autres de leurs bras, faisaient avec, du levé,

A ces serviles, que j'ai cru entendre de leur bouche, nommés « Condés » ...

Ah ... La Masculinité des femmes était improuvée,

Mais qu'en est-il des façons d'imaginer ?

Les galants laïcs ne faisaient que diffamer,

Ces respectueux personnages, à la réputation babillée...

On pouvait sur les poitrines, admirer flamboyer,

La première lettre, symbole de la Liberté...

Que voilà ? L'intensité de la romance,

Vénitiens et gothiques romantiques, sont avec ces innocences ?

Alors qu'ils se juchent sur ce zinc, les demoiselles,

Se faisaient grâce avec leurs style doloristes en dentelles...

Cela n'est hélas irrévérencieux, tous les autres styles même,

Les laïcs et les incultes s'entendent pour faire des blasphèmes...

Mais que dire de ces tenues, de ces mentalités ?

Cela toujours, est mieux que ces débilités,

Lamentables, qui ont pris le pouvoir sur cette époque,

Fanatiques d'érotismes et de sèche, et qui se moquent.

Leurs tissus à eux, ne valent même pas quelques deniers,

Ai-je oublié leurs couvre-chefs ? Qu'ils ne savent pas user,

Et de leurs, si puis-je dire cela avec attention,

Aux motifs affreux pour un caméléon...

Je me dis alors que ce monde,

Finira au moment des pondes...

Et moi, que fais-je dans ce lieu à les observer ?

Les grains tombent, je termine mon cristal et laisse mes seuls deniers,

Enlève mon haut de forme, m'incline et les positionne,

Evidemment au-dessus, il n'y a personne pour les autres personnes...

Mais ! Pour moi, il y a ces personnages,

Jusqu'à quand deviendront-ils alors, pour les fantoches, un carnage ?

Gavi's Song

C'était en ce soir,
Cela m'a banni tous mes cauchemars...
C'était pour ton frère, ainsi que ton père, qui, envahit d'une agonie, s'est épuisé...
En enclavant tes perles, tu t'es mise à frotter ;
Tes cordes,
Tu as lynché ma miséricorde,
Tu as voulu brandir ton archer,
Contre le gibet du Sablier...
Frotte tes cordes, petite fée,
Frotte sur mon estrapade, Lindsey.
Soudainement dans cette obscurité,
Pendant que tu me tiens éveillé, dans ce reître cauchemar...
Il y a eu un embrasement d'espoir,
Les lucioles, à l'abri du charmant et de l'agréable,
Prennent leur envol et montrent leur clarté aimable...
Mais elles ne décampent pas, au contraire,
Elles te confortent pour ton père...
Plus tu observes ces embrasements,
Plus tu t'enclaves de bramer pendants tes frottements...
Et moi, t'écoutant en te regardant par scintillements,
Reste dans l'Idéal, pour quelques instants,
En me demandant si la potence,
La plus Stoïcienne, serait-celle de la patience,
De l'opiniâtreté de l'espérance,
De l'obstination, de la persistance,
D'un monde nouveau, d'un nouveau départ,
Pas celui de la gloire,
Ni celui de la victoire,

Mais... celui de la fraternité,
Et celui de changer voire d'expier, enfin, la corde du gibet...
Car, comme toi, ondine magnifique,
Un ange veille sur moi dans le Zodiaque,
A la différence de toi, dans la famille, c'est ton père,
Alors que moi, c'est le fils, c'est mon frère...
Mais ce son, le trouble d'une vie,
Pour Gavi, se finit,
En cette sonorité, pour lui, pour son frère,
Et ainsi, pour ton père...

La Vie est Belle (L'Artisan)

Il était une fois, en une petite ville, qui m'échappa,
Un amateur d'artisanat,
Qui gambergeait, à un aciérage
Solide, à un bardage...
Soudainement, se poignait en lui,
Un phantasme, celui d'une égérie...
Qui dompte, telle une Gaïa,
Son cœur de pierre, qu'elle a choyé telle Angitia,
Grâce à ses estrapades qu'elle panse,
Des cordes peuvent étreindre une potence,
La potence des ritournelles machinales...
Alors, il balafra alors cette enluminure,
Comme son émancipation, il la laisse pour son futur,
Il préfère être sujet de cette fantastique violiste...
Il dessine alors, la galbe de cette virtuose alchimiste,
Transformant les cordes en Maedup, en volupté de délice,
Une fois l'enluminure lisse,
Bardage finit, de ses propres mains...
Fier de celui-ci, il énumérera avec certains,
D'autres délogent, blâment, maudissent, limogent ce résultat,
Comme son psychisme chimérique, son bien-être délicat...
Il ne faut point ostraciser sa Galatée, car elle, n'est point diachronique,
En l'énumérant, il avait expliqué, conté, que cet « authentique »,
Était une divagation d'imagination et de phantasmes, que ce n'est point pour ces occasions,
Mais pour d'autres, des Marginales, qu'il a en affection...
La vie est belle, pour ceux et celles qui vivent de blancheur,
Blancheur trop monocorde, immarginale, mais qui n'affectionne point le cœur,
Qui apporte une autre pigmentation, alors il redevient noir,

Et se retrouve en compagnie d'un seul sentiment : celui du Mirroir.

La Vie est Belle (XII)

Dans un grand hémicycle, elle se chemine sur le battoir,
Elle se sent confiante, face à tous ces accoudoirs...
Elle dégaine son arme, cette archière, et commence,
A l'utiliser, mon corps et même Comateux, se mettent en transe,
Quelle délicatesse, vénusté, joliesse, dandysme en ce soir...
Soudainement cette cantilène me métamorphose en encensoir,
Dégageant la Rose, la Myrrhe, je m'enivre de ces frottements,
Contre d'ailleurs, le blasphème des marins harmonieusement...
La potence qu'elle dompte avec son archer m'envie,
De la péroration de mon admiration infinie...
Ces cordes qu'elle métamorphose en passion,
Qu'elle fasse de même, avec celle à mon cou, avec dilection...
Que l'on me la serre si cette admiration est utopique,
Je devine alors que mon amourachement éprend mon cou, la Dame de Pique
Joue enfin devant moi, si seulement, la vie
Pourrait être aussi belle que cette mélodie...
Pourrai-je faire, un jour, la dissemblance,
De ne comprendre aucun sens,
En ce bien qui m'enivre.
Je sens mon corps, lourd et pesant et ivre,
Ivre de cette mélodie, de ce son de sirène,
Qui m'attire et qui guère ne m'aime, cela ne mène,
Qu'à danser sur le fil d'une lame,
Qui me libère de cette corde, qui sans merci, broie mon âme.

La condamnation d'un Rêveur

Cet instant despote, qui m'isole,
De ce qui semblerait être le seul instant lumineux d'une fougue telle une luciole,
Mais... Que sont ces mouvements en deux temps,
Qui me font revivre ce qui est tentant,
Ce penchant envers cette galante, en y pensant, j'oublies leur égo,
Mais je table sur l'issue d'être son héros...
Cette fille, cette dame, cette femme, cette égérie me rani dans un état d'ivresse,
Qui me fera croire à une union avec cette déesse.
Mais... Où ai-je aluni ? Qu'est-ce donc que cette merveilleuse salle ?
Une salle de bal ?
Une salle spacieuse, accueillante avec des portraits de cette égérie,
Je suis donc fini ?
Je sens... Je sens la fougue de cette flamme en moi,
On m'a souvent mis en thèse que je n'en avais pas le droit...
C'est farouche, mais l'attrait de liberté,
Ne m'affriande pas tant que l'amour secret
Pour cette charmante... Tiens-donc, la salle n'est pas colmatée
D'une simple porte, le linteau fabuleux et parfait
Dort sur une pompeuse, vénérable et formidable grille en fer trempé,
Dans mon cœur, je reconnais ce fait par la lettre qui nomme celle-ci :
« M », cela peut-être mon titre de racine, ou la première de cette égérie ?
Je ne peux point m'emprisonner dehors,
Si je dois entériner entre l'air et l'or...
Autant partir en respirant son corps.
Mais... Partir dehors, pour quelles raisons ? Désolé ferraille au cœur d'or,
Tu me subis comme j'étayes cet amour ésotérique...
Ce monde qui semble parfait, j'en suis allergique,
Le monde est magnifique dans leur désespoir,

Je pourrai m'y contenter, si seulement je peux voir,
La vie du bon côté... Dans son regard.

Le Cours de Philosophie

(Peur de la Chute - Kevin)

Repensant à notre cabale, j'ai beau trouver des lumières,
Espérons qu'on va pouvoir resouder le groupe, tous fiers.
Leurs vies soutiennent une entité qui aurait tout usiné de ses mains,
Pour justifier ce qu'ils cherchent en vain.
Prépare-toi, les tournures peuvent être illusoires,
Tu remets le studio en marche et leur fait voir,
Ou du moins essaie de leur faire voir, ces balourds n'écotent déjà plus tes éloquences,
On ne sait pas ce qu'ils pensent,
Maintenant joue le rythme ordonné par l'académie, quelle horreur !
Mais bon, ne craignons rien, ce n'est pas la magie ou la musique qui meurent...
Tu es juste en fougue de tenter d'ajuster leurs vieilles cordes en désarroi,
J'espère que tu arriveras à allumer la lumière cette fois-là...
Quant à moi, j'omets l'enfer que les miens ont discerné,
Alors, je dois battre la mesure sur les tambours pour les faire continuer.
Prépare tes pinceaux, presse les touches du piano pour le réveil je t'en prie,
La chanson reprend vit avec la nuit, de leur réflexion, tu redonne vie.
Vois-tu la magie de l'Art ? De ce terme utilisé,
Elle te fendrera si tu savais...
Et finalement leur rêve était le fait
De réussir, tes semblables et chefs leur ont enlevés et ils ont été mis à la retraite,
J'espère qu'ils changeront de visage, fait les choses en une toute nouvelle cadence !
Moi je rêve et pense,
Dans mon coin solitaire,
Qu'ils soient tous, ne serait-ce que finement, solidaires...
Tu crois qu'ils n'ont pas été trahis, effacés, qu'ils sont tous beaux,
Mais ce qui est fait est fait pour eux, ce ne sont que des numéros !
Toi seul, dans tes heures, tu remarques leurs signes, pas de mensonges,

Mais une est prête à renoncer à ses songes...

Attendons ce jour où les rideaux s'ouvriront, pour ce spectacle, le voir,

Mais pour l'amour du ciel... Vous devez TOUS y croire !

Même dans le coin le plus sadique de l'Enfer,

Je chanterai avec délice, tout fier,

C'est toi qui m'a donné ces outils pour raviver cette flamme,

Je le crois au fond de mon âme...

Tu as rallumé la machine et remis sa cadence en marche, maintenant, juste, crois !

Bienvenue dans cet antre du désarroi !

Retour au Début

Et que dire ainsi, pour une vie facile, de cet amour,

Mon amour difficile, pour toujours ?

Mon inspiration est revenue au début,

A la ligne, comme à votre vue...

J'éclaire alors mon cœur à cette égérie,

Et elle, cette femme, maîtrise le fil de son violon, je profite alors avant que cela soit fini...

Toi, tu m'as donné foi en moi,

Alors que je me balance sur ce sentiment que je ne maîtrise pas.

Issyk-Kul lui-même n'apaisera pas le froid que j'ai pris,

Maintenant, tout se joue, je me dis,

Et je me demande, si cela, au plus grand malheur, se fini,

Si nous deviendrons, même, seulement et simplement des amis ?